Document généré le 28 avr. 2024 18:33

Liberté

Amende honorable à Monsieur V.

François Ricard

Volume 21, numéro 1 (121), janvier–février 1979

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60136ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ricard, F. (1979). Compte rendu de [Amende honorable à Monsieur V.] *Liberté*, *21*(1), 118–123.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Chroniques

Amende honorable à Monsieur V.

FRANÇOIS RICARD

Monsieur André V., tout le monde le sait maintenant, se fait depuis plusieurs années le défenseur acharné de la psycho-critique. Sa ténacité a quelque chose d'admirable, il faut le reconnaître. Seul contre tous, d'une année à l'autre, il veille à garder pures et intactes la foi et la pensée de ses maîtres. Soyons-lui-en reconnaissants, car il n'est pas commun, en ces temps de scepticisme et de lâcheté intellectuelle, de voir un esprit se dévouer si entièrement à la préservation des grandes vérités éternelles.

On a pu admirer un dernier exemple de son héroïsme dans le numéro de novembre de la revue *Lettres québécoises,* à laquelle, soit dit en passant, il faut rendre hommage de la magnanimité avec laquelle elle ouvre ses pages à la défense des causes perdues. Dans cette revue, donc, monsieur V., avec une fougue dont le féliciteront tous les amants de la pensée, de la littérature et des bonnes moeurs, rend compte du dernier (et premier) roman de Fernand Ouellette, *Tu regardais intensément Geneviève,* roman que, je m'en confesse d'entrée de jeu, je n'aurais jamais dû publier ni faire précéder d'une petite note de mon cru. D'ailleurs, si je prends la plume aujourd'hui, c'est, premièrement, pour remercier monsieur V. de m'avoir éclairé de façon si fulgurante sur le discours inconscient de ce roman, discours qui, je l'avoue (mais sans la psychocritique un lecteur est si myope !), m'avait malencon-

treusement échappé, et deuxièmement, pour battre humblement ma coulpe et demander à monsieur V. de ne pas trop m'en vouloir, car je ne recommencerai plus.

Mais que voulez-vous, je ne savais pas, moi, que ce roman était si mauvais et si dangereux pour la jeunesse. Si j'avais su, je vous promets que je ne l'aurais jamais accepté dans la collection *Prose entière,* et François Hébert non plus, j'en suis sûr. Il faut croire que nous l'avions bien mal lu. Nous pensions que c'était un roman au moins intéressant, qui rompait quelque peu avec le ronron ambiant, qui avait le mérite de provoquer un peu son lecteur, qui posait quelques questions franches, et surtout dont l'écriture n'était pas tout à fait bâclée. Innocemment, nous estimions qu'il valait d'être lu.

Mais comme je me rends compte aujourd'hui de notre aveuglement, dont je ne me repentirai jamais assez ! Car après la lecture du compte-rendu de monsieur V., enfin mes yeux se sont, comme on dit, dessillés, enfin je *vois* tout ce qu'il y a dans ce roman et, à l'instar de monsieur V., le coeur me lève ! (Trop tard, hélas, le mal est déjà fait.)

Si encore monsieur V. n'avait eu que des reproches d'ordre esthétique, s'il s'était contenté de dire que le roman est mal écrit, mal composé, banal, plat, conventionnel, bâclé, etc. Alors nous aurions pu, François Hébert et moi, nous consoler en nous disant que des romans de cette sorte, il y en a des dizaines qui se publient chaque année au Québec, et que si un de plus ne saurait améliorer la situation, au moins il ne pourrait guère la détériorer. Mais si tel avait été le cas, si le roman de Ouellette n'avait été qu'un roman mal écrit, monsieur V. aurait sans doute fait comme il fait d'habitude dans sa chronique : il aurait été gentil, il en aurait dit du bien, il aurait remonté l'auteur. Et nous n'aurions pas, François Hébert et moi, ce remords qui nous tenaillera longtemps. Mais hélas, ce n'est pas ce qui s'est passé : monsieur V., pour une fois, a fulminé. Et nous le comprenons. Car nous aussi, si nous avions *su,* nous aurions fulminé encore plus.

Mais nous ne savions pas, je le répète (et je ne le répéterai jamais assez, car l'ignorance est notre seule excuse), à

quel roman ordurier nous avions affaire. Nous ne savions pas qu'un poète aussi « ailé » que Fernand Ouellette risquait tant à parler tout à coup de coliques et de défécations et que, par conséquent, il aurait mieux fait de demeurer dans « les lieux éthérés » de sa belle poésie. Mais comme monsieur V. a raison : Ouellette n'avait pas le droit de se vautrer ainsi dans la boue, la liberté de l'écrivain ne va quand même pas jusque-là. D'ailleurs, c'est pour sa perte que le poète a sombré ainsi dans le roman, car son roman, comme monsieur V. l'a si bien vu (quel limier !), est totalement raté.

Et il l'est pour deux raisons bien simples. La première, c'est qu'il est excrémentiel. Le narrateur, comme monsieur V. le dit dans une formule inoubliable, « parle de sa merde comme s'il s'agissait d'un poème » et fait de ses « contractions anales (...) le haut lieu d'une réflexion philosophique ». Or cela, évidemment, n'est pas permis. On peut à la rigueur traiter la poésie comme si c'était ce que vous pensez, mais non l'inverse, à coup sûr. De plus, le narrateur a des rêves de rats. A-t-on idée, après que Freud ait vidé la question dans un ouvrage remarquable, de rêver encore à des rats ? Mais Ouellette est bien puni, puisque le résultat, comme monsieur V. n'a pas manqué de le voir, c'est que son roman ne peut être autre chose que « sadique-anal » et « obsessionnel », choses évidemment inadmissibles depuis que la psychanalyse a délivré l'homme et la littérature de tous leurs tourments.

Nous aurions pourtant dû nous méfier, François Hébert et moi, surtout quand le narrateur dit quelque part qu'il est « ac-*cul*-é » à la prière. Ce gros mot, je l'avoue, nous avait échappé. Mais heureusement, monsieur V. nous a mis la puce à l'oreille, et dans sa grande bonté, pour ne pas nous humilier davantage, il s'en est tenu à ce seul exemple, alors qu'il aurait pu, s'il avait voulu, en déceler tant d'autres, comme dans les quelques lignes suivantes, choisies tout à fait au hasard à la page 101 du roman :

> Le seul fait (*fait seul, fèceul, fèce*) de te savoir présent la paralysait (*lapa*). Elle était in*capa*ble (*capa, caca papa*) d'ac*com*plir (*con*) tout ce qu'elle avait *pré*vu. (...) Elle n'avait *pas* la maison isolée *de* cam*pagne* (*pas de pagne*) où elle aurait *pu se* (*puce,* qui

jointe au *pré* de « prévu » devient hautement significative, sinon franchement cochonne) baigner... Au fond *(au fond* de quoi ?), elle aimait bien vaquer *à (rat)* ses occupations *(ô cul, passion !)* sans témoin *(mou, hein ?)*.

Je m'arrête là, pour ne pas scandaliser. Mais il fallait que je cite ce passage, si indécent soit-il, pour montrer quelle humiliation monsieur V. nous a épargnée en ne le citant pas et en n'en citant pas d'autres du même acabit, qui sont pourtant légion dans ce roman d'une obscénité vraiment intolérable.

Mais monsieur V. est discret. En peu de mots, il nous fait comprendre toute l'ignominie du livre de Ouellette, entièrement centré sur les besoins naturels du narrateur et truffé d'obsessions inavouables (et avouées cependant en dépit du bon sens, du bon goût et de la dignité). Comme si la littérature était faite pour cela ! Comme s'il était convenable, en littérature, de parler de choses aussi abjectes !

Tout seuls, nous ne l'aurions jamais compris. Heureusement, monsieur V., lui, dispose de la psychanalyse. Elle lui a permis de percer les apparences et de voir à quel point ce roman est bas, et de le condamner ainsi avec preuves à l'appui. Or nous aussi, nous sommes contre la pornographie. Nous aussi, nous préconisons une littérature saine, où « les tripes » n'occupent pas trop de place, où on rencontre des personnages équilibrés, qui ont dépassé le stade anal, qui ne rêvent plus aux rats et qui ne sont pas des « emmerdeurs » — c'est le mot qu'emploie monsieur V., mot violent sans doute, mais pleinement justifié par sa colère et son « irritation », comme il dit. A la limite, nous nous demandons même s'il ne faudrait pas faire délivrer désormais aux héros de romans des certificats de bonne conduite consciente et inconsciente. Mais comment, sans cet instrument unique qu'est la psychanalyse, comment aurions-nous pu, nous, nous rendre compte que le roman de Ouellette entrait précisément dans cette catégorie de la littérature obsessive, dévergondée, sale, adultère, régressive et complexée ?

L'autre raison bien simple pour laquelle ce roman est raté nous aurait également échappé à jamais, sans la pré-

cieuse intervention de monsieur V. Cette seconde raison, c'est que *Tu regardais intensément Geneviève* est un livre horriblement « narcissique ». Monsieur V., en effet, parle du « narcissisme absolument insupportable du narrateur », narcissisme dont ce pauvre monsieur V. a été douloureusement « agressé » (comme si la littérature était faite pour agresser et non pour consoler le lecteur), qui lui a fait éprouver, à ce diable d'homme, « une révolte qui (est allée) en augmentant à mesure qu'il (avançait) dans sa lecture ». Nous ne nous en voudrons jamais assez, François Hébert et moi, d'avoir permis que monsieur V. vive des heures si difficiles.

Au fond, ce n'est pas tant le roman lui-même qui a affecté monsieur V. que l'affreuse personne du narrateur, « si imbu de lui-même et si rusé (...) qu'il peut en tout temps ramener subtilement le texte à son avantage ». Comme si telle était bien la fonction d'un narrateur de roman que de présenter les choses sous son angle particulier, comme si dans un roman « seule la voix du narrateur (pouvait) se faire entendre ». On n'a pas idée d'écrire un roman avec un seul narrateur et de tout centrer sur ce narrateur. Gide, certes, a pu le faire, et Balzac, et l'abbé Prévost, et Rousseau, et Fromentin, et Bessette, mais Dostoïevski, lui, ne le fit pas. Alors pourquoi Ouellette le ferait-il ? Comme monsieur V. a raison de s'indigner et de traiter le roman de « longue rumination intérieure éminemment subjective ». Tout le monde sait bien de nos jours que la subjectivité, l'intériorité et la rumination conduisent à tous les vices.

Mais si ce narrateur, qui s'accapare égoïstement tout le récit, était au moins un type sympathique ! Or au contraire, et monsieur V. — qui déteste ce genre d'individus — a bien raison de le stigmatiser, c'est un narrateur qui « tyrannise toute sa famille et ose en plus s'attribuer magnanimement le titre de chef et père suprêmes de cette maisonnée ». Vous vous rendez compte ! Quel culot d'écrire des romans avec de tels phallocrates, de tels dictateurs constipés pour héros ! Quelle leçon pour la jeunesse ! Non, on ne devrait pas permettre à la littérature de présenter des êtres dont la « fatuité », la « malhonnêteté » et les « ruses empoisonnées » vont

vraiment à l'encontre de toutes les règles du civisme et de la bonne humeur. Ah, comme monsieur V., encore là, a vu juste !

Mais le plus édifiant dans le compte-rendu somme toute indulgent de monsieur V., c'est qu'il ne s'en tient pas à des propos purement négatifs. Au contraire, il pense au bonheur du genre humain et se veut constructif, il n'hésite pas à expliquer ce qu'un roman doit être, ce que le romancier, surtout, doit faire s'il veut atteindre la gloire, c'est-à-dire se mettre « à l'écoute des autres (. . .), leur donner un droit de parole plein et entier », exactement comme fait un bon professeur s'il aime ses élèves. Jamais François Hébert et moi n'aurions cru, dans notre ignorance, qu'il existait bel et bien une recette sûre et approuvée par toutes les autorités compétentes pour faire de bons romans. Maintenant, nous connaissons cette recette et nous promettons bien de ne pas l'oublier à l'avenir.

Quelqu'un, dans *Le Devoir,* avait écrit que *Tu regardais intensément Geneviève* n'était pas un roman. Monsieur V., lui, est plus judicieux : selon lui, *Tu regardais intensément Geneviève* est non seulement un roman, mais même un mauvais roman. Pourquoi ? Parce que c'est centré sur la digestion du narrateur et parce que celui-ci est égoïste. Il fallait sans doute toute la rigueur et la perspicacité que procure la psychocritique pour découvrir ces arcanes et pour, d'une voix autorisée, les dénoncer une fois pour toutes.

Aussi, dans la grisaille de la littérature et de la critique québécoise des dernières années, l'article de monsieur V. jette-t-il un baume de fraîcheur et de clarté. Notre honte, à François Hébert et à moi, d'avoir osé publier le roman de Fernand Ouellette, est incommensurable. Mais c'est en faisant des gaffes qu'on acquiert l'expérience et la sagesse, pourvu que quelqu'un, qui les a déjà acquises, consente à nous guider.

Un mot, en terminant, dira donc toute notre pensée : à monsieur V., un grand merci ! Et de grâce, qu'il continue vaillamment à psychocritiquer. Nous ne pourrons tous, tant que nous sommes, qu'en tirer un grand profit.